

JÓN SVENSSON

NONNI
VI

AVENTURES À SKIPALON

ADAPTATION
DE
MADELEINE PINARD DE LA BOULLAYE

PRÉFACE DE PAUL BOURGET
de l'académie française

Illustrations de Cyril

Nouvelle édition

Éditions Saint-Remi
– 2010 –

LA COLLECTION

Nonni

- I. Nonni – Premières Aventures
- II. Nonni – En Mer
- III. Nonni – A Copenhague
- IV. Nonni – Part en Suède
- V. Nonni – Jours ensoleillés
- VI. Nonni – Aventures à Skipalon
- VII. Nonni – Prisonnier
- VIII. Nonni – S'évade
- IX. Nonni – Comment Nonni trouva le bonheur

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

LETTRE DE M. PAUL BOURGET

de l'Académie Française

à l'auteur

Cher Monsieur,

Vos récits islandais m'ont beaucoup intéressé... Vous avez reçu en naissant ce don de conter, si rare et que de très grands romanciers n'ont pas possédé, le pouvoir du récit, qui suit le mouvement de la vie et produit invinciblement la crédibilité... Cette vertu de présence, c'est la qualité maîtresse du nouvelliste. Elle est chez vous de tout premier ordre.

Vous m'excuserez du caractère technique et professionnel d'un compliment qui serait incomplet si je n'ajoutais pas que ce don de conter se double dans vos récits d'un autre, que j'appellerai, faute d'un meilleur mot, le don de l'atmosphère. Votre île lointaine, si mal connue en France, s'évoque, en vous lisant, avec ses paysages farouches, son Océan qu'éclaire le soleil de minuit, ses fjords, ses montagnes et la rude mais si généreuse simplicité de ses mœurs...

Enfin, Monsieur, la lecture de ces récits a été pour moi un enchantement, et je vous le dis en toute simplicité puisque vous voulez bien tenir à l'opinion d'un vieil ouvrier littéraire qui a trop aimé l'art de la fiction pour ne pas éprouver une vraie joie quand il découvre des œuvres de la valeur de celle que vous venez de lui faire connaître.

Vous trouverez ici, cher Monsieur, l'expression de ma respectueuse sympathie.

PAUL BOURGET.

UNE VISITE DE NOËL A SKIPALON

Ceci se passait dans la matinée du 24 décembre, à Mödruvellir, au nord de l'Islande, où résidaient mes parents.

J'étais assis avec mon plus jeune frère Manni, dans le petit salon, et nous causions de nos affaires, fort importantes, quand tout à coup parvint de l'extérieur un bruit sourd et répété : Pan ! Pan ! Pan ! à la grand'porte.

« Un voyageur ! » s'exclame Manni claquant des mains, enchanté déjà !

— Tu as raison, dis-je ; c'est, à n'en pas douter, quelque voyageur. »

Car telle est l'habitude chez nous, que les étrangers s'annoncent par trois coups de leur long bâton de voyage sur l'encadrement de la porte des fermes.

D'un bond je fus debout et courus dans la pièce voisine, où se tenaient ma mère et ma sœur Bogga, pour leur annoncer l'événement inattendu.

« Il y a du monde dehors, » lançai-je, en pénétrant dans la chambre.

— Oui, répondit ma mère déjà levée ; nous aussi avons entendu.

— Mère, nous permettez-vous, à Manni et à moi, de courir voir qui est là ?

— Si tu veux, mon enfant, allez chercher le visiteur et conduisez-le dans la salle, où je le recevrai. »

Inutile de nous le dire deux fois !

« Viens vite, Manni, criai-je. Nous allons ouvrir à notre hôte et l'introduire dans la maison. »

Ravi, le petit trotta derrière moi. Je lui pris la main et nous parcourûmes ainsi le long corridor sombre qui conduisait à la porte d'entrée.

Dieu qu'il faisait froid !... Une quantité de neige était tombée les derniers jours au point d'engloutir plus qu'à demi nos nombreuses dépendances. Les abords de la maison avaient été

dégagés pour permettre à la lumière de pénétrer au rez-de-chaussée. Et la moelleuse couche ne cessait d'augmenter, si bien qu'on ne pouvait plus sortir qu'en skis.

Nous étions très curieux de voir comment le voyageur avait effectué sa route.

Tandis que nous nous dirigeons vers la porte, je dis à mon compagnon : « Qui donc peut bien venir par un temps pareil ?

— Oui, qui donc ? reprit Manni. Il faut vraiment avoir du courage pour se risquer dehors. Je n'en sentirais pas le désir ! » A cet instant, il s'arrête, me retient et chuchote à mon oreille : « Qui sait ? Peut-être est-ce un fantôme !... »

De telles paroles, prononcées dans le noir, m'impressionnèrent d'abord car, à la ferme même, plus d'un était superstitieux. Mais je me ressaisis vite et voulus également rassurer mon petit frère : « Ne sois pas si crédule, Manni ; ces niaiseries n'ont plus cours, tu le sais bien. Que de fois mère nous l'a répété ! » Tout en feignant d'être convaincu, le petit ne me lâcha pas une seconde.

Je tirai le verrou qui servait de fermeture et ouvris.

Regardant curieusement au dehors, nous aperçûmes un voyageur debout, tout en haut du talus de neige ; il tenait de la main gauche un long bâton, armé, d'une pointe de fer.

C'était un jeune garçon robuste, d'une quinzaine d'années, portant une culotte courte, une jaquette noire hermétiquement close par deux rangées de boutons de cuivre et sur la tête un passe-montagne de laine brune descendant jusqu'aux épaules ; à peine laissait-il à découvert, dans la figure, le nez et les yeux. Les jambes se trouvaient protégées par une paire de guêtres islandaises fort épaisses, remontées au-dessus des genoux ; les pieds, par des sandales en peau de mouton très serrées aux chevilles et maintenues à l'aide de fines lanières de cuir. Sur la neige, près de l'étranger, se trouvaient ses skis.

Quelques brefs instants me suffirent pour toutes ces remarques. Des traits de l'individu, je continuais à ne pouvoir rien discerner, ou presque ; mais quand il parla, je tressautai de joie. Au son de la voix, j'avais reconnu l'un de mes meilleurs amis : Baldur, de Skipalon.

« Bonjour, Nonni, » lança gaiement Baldur. « Je viens de Skipalon te rendre visite.

— Combien je m'en réjouis, Baldur, » répondis-je en grim pant l'escalier de neige gelée, découpé par nos gens, à grand renfort de pioches et de bûches. Manni me suivit.

Baldur enleva son passe-montagne. Quand j'arrivai près de lui, je pus ainsi l'embrasser, suivant la coutume de chez nous, et lui offrir mes souhaits de bienvenue.

« Est-ce bien vrai, ami ? Tu viens ici uniquement pour me voir...

— En douterais-tu, Nonni ? J'ai même quelque chose pour toi dans ma poche...

— Quelque chose pour moi...

— Oui, Nonni. Devine...

— Des raisins secs, sans doute.

— Non.

— Un gâteau, peut-être ?

— Non plus !

— Des jouets, des images ?

— Rien de tout cela, mon petit. Il s'agit de quelque chose de bien plus beau !

— De plus beau ! Je ne trouverai pas...»

Manni, intervenant alors, me souffla : « Nonni, rentrons avec Baldur ; il fait trop froid ici.

— Tu as raison, Manni. » Sur-le-champ, je priai Baldur de nous suivre. Il s'empara de ses skis et nous descendîmes l'escalier de neige. Sous le porche, il déposa contre le mur skis et alpenstock, puis entreprit de secouer la neige qui couvrait ses vêtements et ses chaussures.

Je fermai vivement la porte. Nous plaçant alors de chaque côté de notre visiteur, nous le conduisîmes vers la salle bien chauffée.

Mais il est temps de présenter ce brave garçon, aux joues fraîches, notre nouvel hôte.

Baldur était le plus jeune berger de la ferme de Skipalon, distante de quelques kilomètres, au delà du fleuve Hörga, près de l'Océan.

Le maître de Skipalon et sa femme comptaient parmi les bons amis de mes parents. Souvent invité dans cette magnifique maison, j'y demeurais parfois fort longtemps.

Tous les habitants me connaissaient et m'avaient pris en amitié.

La mère de famille, en particulier, me choyait comme un de ses enfants. A mon tour, je l'honorais, l'estimais, bref, j'avais pour elle des sentiments filiaux.

Appréciant le mérite de leur amie, femme pieuse et sensée, mes parents favorisaient cette affection et s'en réjouissaient.

Le plus jeune des bergers m'avait de même conquis. Ses parents aisés et de bon milieu, s'en étaient séparés pour qu'il apprît l'agronomie. Intelligent, très doué même, distingué de manières, Baldur, toujours simple et modeste, enchantait encore son entourage par le plus heureux caractère. Il était le préféré de tous.

Bien qu'il eût presque le double de mon âge, mes parents approuvaient sans réserve mon amitié pour ce grand garçon ; ils me savaient en sécurité près de lui. M'aimant bien aussi, Baldur recherchait les occasions de venir me voir à Mödruvellir. Alors il m'apportait toujours quelque menu cadeau : images, figues, raisins secs, des friandises et même, une ou deux fois, un joli petit livre doré sur tranches.

Demeurais-je à Skipalon, le jeune garçon s'ingéniait à rendre le séjour tellement enchanteur dans cette belle ferme, que j'éprouvais la tentation d'y rester au delà du temps fixé.

Retournons maintenant dans le couloir sombre, où, nous tenant par la main, nous nous dirigeons vers la grande salle. Tout d'abord, je gardai le silence, puis je demandai : « Oh ! dis-moi donc, Baldur, ce qu'il y a dans ta poche ?

— Je te le dirai quand nous serons dans la pièce...

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Parce que tu en jouiras davantage, si tu sais attendre.

— Non, Baldur, je crois que j'aurai bien plus de plaisir, si tu me le dis tout de suite... » Mon ami éclata de rire et, s'arrêtant : « Eh bien, Nonni, puisque tu l'imagines ainsi, je ne te ferai pas

languir davantage. » Et, me prenant par le bras, il me murmura tout bas à l'oreille : « J'apporte une lettre du père de famille.

— Une lettre du père de famille de Skipalon... Donne-la vite, Baldur !

— Non, mon petit. Je dois la remettre à ta mère.

— Pourquoi pas à moi ?

— Parce qu'elle est adressée à ta mère ! » Cette conversation nous avait conduits à la porte du salon. Nous entrâmes.

Baldur aussitôt alla droit à la maîtresse de céans et s'inclina pour la saluer : « Sois le bienvenu, mon cher Baldur, » lui dit amicalement ma mère, en lui tendant la main. Puis, mon ami se tourna vers Bogga qui, elle aussi, l'accueillit avec empressement.

J'avançai une chaise et le priai de s'asseoir.

Maman tout de suite s'enquit : « Qu'est-ce donc qui t'amène près de nous aujourd'hui, mon cher garçon ?

Lui tira l'enveloppe de sa poche et la tendit : Je dois vous remettre ceci, Madame.

— Merci bien, mon jeune ami, fit ma mère en posant le pli sur la table, mais avant tout je désire que tu reprennes des forces. Le froid est si vif ! Tu dois avoir faim et te sentir fatigué.

— Oh ! quant à cela, pas le moins du monde : j'ai fait tout le trajet en skis. Sur la neige lisse et dure, c'est un jeu.

— Une petite collation ne peut te nuire dans tous les cas, » répartit ma mère.

Elle quitta la pièce avec Bogga et revint bientôt pour placer devant le jeune berger douceurs et boissons.

Tandis que Baldur se restaurait discrètement, ma mère ouvrit la lettre et en prit connaissance, seule. Elle la replia, puis se tourna vers moi : « Sais-tu de qui est cette lettre, Nonni ?

— Oui, mère. Mon ami ne me l'a pas caché.

— Tu sais aussi ce qu'elle contient ?

— Non, mère. Baldur m'a seulement dit que le maître de Skipalon parlait de moi.

— En effet... Je vais te la lire tout entière. » On peut s'imaginer à quel point j'étais attentif !

« Je me réjouirais beaucoup, si Nonni voulait venir à Skipalon pour passer Noël avec nous. Je vous propose de l'envoyer avec Baldur. Celui-ci connaît bien la route et sera le meilleur guide. Nonni marchera facilement sur la neige durcie.

La traversée du fleuve Hörğa, également gelé, n'offrira aucune difficulté. J'espère que vous accorderez la permission et que Baldur aura cet après-midi, au retour, la compagnie de votre cher enfant. »

Fameuse nouvelle, en vérité !

« Que penses-tu de ce message, Nonni, demanda ma mère, souriante.

— Oh ! une belle et bonne lettre, maman !

— Ne crains-tu pas le grand froid ? » Comme elle me regardait toujours avec son même sourire amusé, je me jetai à son cou, y nouant mes deux bras.

« N'est-ce pas que tu me permets de partir Skipalon, murmurai-je à son oreille.

— En as-tu si folle envie ?

— Oh oui ! Je ne redoute pas du tout le froid. Avec mon passe-montagne, mes oreilles seront à couvert. Je chausserai mes longs bas : pieds et jambes ainsi resteront bien secs. Oh ! dis, mère, que je peux me mettre en route avec Baldur ! »

Maman me caressa les cheveux, puis regarda pensive par la fenêtre.

Du ciel gris-cendré pendaient très bas des nuages chargés de neige.

« Le temps ne me paraît guère sûr, mon enfant. Qu'une tourmente de neige vous surprenne, vous serez bien en peine, peut-être !

— Pourquoi donc ? N'aie pas si peur, mère, Baldur connaît parfaitement le chemin. »

Comme ma mère semblait hésiter, je me tournai vers mon ami : « N'es-tu pas certain de retrouver la route, même par un ouragan ?

— Si, Nonni... Du moins, je l'espère.

— Vois, maman, Baldur ne craint rien, ni moi non plus. Alors, dis que tu me donnes la permission !... »

Et je priai, je suppliai, jusqu'à ce que ma bonne mère cédât. Toutefois il fut convenu que nous ne partirions pas seuls. Notre valet Gudmund nous escorterait.

Je ne puis exprimer combien j'étais heureux. J'embrassai plusieurs fois ma mère, la remerciant de tout cœur.

« Bogga, dit-elle, demande à Gudmund de venir me trouver dans la grande salle. »

Ma sœur courut à l'atelier de menuiserie où travaillait Gudmund. Quelques minutes plus tard, l'homme frappait à la porte.

Prompt comme le vent, je courus ouvrir. Gudmund, son bonnet de fourrure à la main, pénétra dans la pièce.

C'était un solide gaillard, haut, large d'épaules. Cheveux et barbe drus, yeux de braise, accentuaient une expression de force et d'énergie peu communes. Sa voix la complétait encore. Grave à l'ordinaire, pour peu que la colère s'en mêlât, elle résonnait comme le tonnerre. En temps habituel, impossible de trouver un homme meilleur, plus facile à vivre. Tout le monde l'aimait à la ferme ; on le savait fidèle et dévoué.

« Gudmund, interrogea ma mère, voulez-vous aller à Skipalon tantôt, avec ces deux garçons ?

— Certainement, maîtresse, répliqua la voix profonde. Et quand le départ ?

— Le plus tôt possible... Dans une heure, tandis que le temps est encore assez bon.

— Dans une heure, je serai prêt.

— Baldur est venu en skis. Prenez aussi les vôtres !

— En effet, maîtresse, ce sera plus sûr !

— Nonni devra vous suivre à pieds, car il ne saurait avancer assez vite sur ses petits skis.

— Si vous n'y voyez aucun inconvénient, maîtresse, je préférerais le porter jusqu'à Skipalon...

— N'est-ce pas vous imposer une fatigue excessive ?

— Il ne peut être question de fatigue !... Je porterai l'enfant sur mes épaules.

— Fort bien, si cela vous convient mieux ainsi. Je sais que je puis avoir toute confiance en vous, Gudmund, et que vous aurez grand soin des deux enfants. »

Le brave serviteur salua et, sans plus tarder, quitta la pièce.

Bogga fut requise pour me préparer un léger repas, tandis que ma mère s'occupait de mon habillement et me donnait des conseils en vue du voyage.

Elle écrivit ensuite à l'intention du maître de Skipalon un court billet, qu'elle remit à Baldur. L'heure d'attente fut vite passée.

Bien que laissant mes skis à la maison, je pris tout de même mon petit alpenstock.

Ma mère et Bogga voulurent nous accompagner jusqu'à la route. En haut de l'escalier de neige, nous attendait, tout équipé, Gudmund.

On eût dit Goliath... Dans sa main droite luisait une sorte de pique, de six pieds de haut, terminée par une pointe de fer. Comme nous, il portait des bas de laine blanche, bien tirés jusqu'au-dessus des genoux. Son costume, de couleur sombre, s'ajustait par une large ceinture de cuir fauve. Passe-montagne noir, également.

Une souris près d'un éléphant, tel devait être mon aspect aux côtés de cet homme superbe, vivant héros de nos légendes nordiques.

« *Nonni litti!* (Petit Nonni !) cria-t-il de sa voix de stentor, dès qu'il m'aperçut. Viens que je te mette tout de suite sur mes épaules. Ne seras-tu pas mieux là, que partout ailleurs ?

— Je le crois sans peine, Gudmund, mais, pour l'instant, marcher me conviendrait mieux. Je m'efforcerai de prendre un bon pas. Vous verrez !

— Bien, bien, mon petit, concéda l'homme aussitôt ; tu peux toujours essayer.

J'écartai légèrement mon bonnet pour donner le baiser d'adieu à ma mère, Bogga et Manni.

« Joyeux Noël, Nonni ! » me cria Bogga de loin.

Je la remerciai par un signe de la main...

Alors, bravement, je me mis à trotter entre Gudmund et Baldur, en direction de Skipalon. Sans doute il m'était difficile de suivre les deux hommes, chaussés de skis ; pourtant, au début, je réussis à ne pas me laisser distancer.

La fatigue, petit à petit, ralentit mon allure. Gudmund le remarqua et renouvela son offre de me porter : « Nonni, ajouta-t-il, tu es déjà las et nous n'avançons que très lentement.

— Lui en faire grief, impossible ! railla doucement Baldur ; ses jambes ne sont pas longues !

— Je l'entends bien ainsi, répartit Gudmund, c'est pourquoi tu ne saurais refuser plus longtemps ma proposition, Nonni. Que t'en semble ?

— Soit, Gudmund, mettez-moi sur vos épaules. De nous trois, je serai le privilégié... »

Mon acquiescement à peine formulé, le brave serviteur me saisit avec ses larges mains. Avant que je fusse revenu de ma surprise, je me trouvai campé là-haut.

« Tu vas voir, Nonni, comme nous allons filer maintenant, » dit-il de sa voix de basse.

En réalité, les deux habiles skieurs, le mince Baldur et Gudmund, volaient sur cette route, polie comme une glace.

Par exemple, je devais m'agripper fortement pour ne pas tomber ; la moindre petite saillie du terrain causait au skieur des bonds désordonnés et dangereux pour mon aplomb.

« Tiens-toi bien à mon cou, petit, » me criait Gudmund.

Vivement, je le serrais de mes deux bras. Aussi bien, parfois, me rattrapais-je à son bonnet de fourrure. Malgré tout, je ne me sentais pas en sécurité sur ce siège trop mouvant. A chaque obstacle, le buste de mon porteur oscillait avec violence. Secoué de la sorte, à droite, à gauche, je pouvais me croire perché à l'extrémité d'une branche, un jour de tempête.

« Tiens ferme, petit ! » ne se lassait pas de me répéter l'excellent homme.

« Oui, oui, » lançais-je à mon tour, en me cramponnant derechef.

Tout à coup, dans un tournant imprévu, je perds l'équilibre et tombe le buste en arrière. D'un geste prompt, le géant me saisit par le pied, préservant ainsi ma tête d'un heurt brutal sur le sol gelé, plus dur que la pierre.

« Nonni, Nonni, grommela-t-il, tout en me tenant, tête en bas, il s'agit d'éviter que cela ne recommence : tu te romprais les os, mon petit ami ! »

Baldur se précipita, me prit par les bras et me posa sur la neige.

Nous nous arrê tâmes quelques instants. « T'es-tu fait mal ? s'enquit Baldur.

— Pas le moins du monde ; mais, croyez-moi, s'est toute une affaire de se tenir là-haut. Gudmund me secoue terriblement.

— Je ne puis l'éviter, s'excusa le brave serviteur. Dans tous les cas, nous allons modérer notre allure ; les sursauts seront moindres.

— C'est la meilleure solution, » observa Baldur.

Cependant Gudmund crut devoir me recommander à nouveau : « Fais bien attention ! »

Je le promis. « Si je pouvais appuyer mes jambes quelque part, ajoutai-je, je me sentirais plus stable.

— Fourrez-lui les pieds dans les poches de votre gilet, » proposa Baldur. Et nos rires de fuser à cette réflexion !

« Elle n'est pas dénuée de bon sens, ton idée, Baldur ! » répliqua Gudmund. Ce disant, il vidait les poches extérieures de son habit, si larges et si profondes que mes deux pieds trouveraient à s'y caser très commodément.

« Voilà notre affaire ! s'exclame-t-il. Essayons tout de suite. » Il me soulève de son bras robuste, me réinstalle à mon ancienne place, prend un pied, puis l'autre, et les introduit dans ses poches, où je peux les enfoncer douillettement jusqu'aux chevilles. « Comment te sens-tu à présent, Nonni ?

— A merveille, » affirmai-je, tout joyeux. J'étais, en effet, aussi ferme que sur une selle de cheval. « Vous pouvez avancer à l'allure que vous voudrez maintenant ; je ne tomberai plus. »

Mes deux amis se remirent en route sur la piste onduleuse, que colorait déjà le prompt crépuscule d'hiver. Ils progressaient

rapidement. Pour moi, je n'avais plus aucune peine à garder mon équilibre.

Le voyage s'effectuait dans les meilleures conditions et je jouissais pleinement de cette amusante promenade.

Parvenus au pied d'une colline assez élevée, les deux coureurs décident de se débarrasser de leurs skis et d'effectuer à pied l'âpre montée. J'insiste pour faire comme eux, ravi de me dégourdir un peu les jambes. Mon porteur approuve avec bonne grâce.

Leurs skis attachés par une corde, Baldur et Gudmund les traînent jusqu'au sommet. Là nous prenons un court repos.

Jusqu'au fond de la vallée s'étalant à nos pieds, serpentait la Hörga, large fleuve tout couvert de glaçons et de neige ; non loin, vers l'est, l'Atlantique sombre, aux durs reflets de métal, se perdait à l'horizon dans l'ouate de gros nuages cendrés. Entre le fleuve et la côte, plusieurs monticules : les bâtiments de Skipalon.

« Regarde, Nonni, me dit Gudmund, désignant de la main les vallonnements, voici le but de notre voyage ! »

Jamais encore la vaste propriété ne m'était apparue sous cet aspect.

« A présent, il suffit que nous traversions la plaine jusqu'au fleuve, puis le cours d'eau lui-même et, quelques minutes plus tard, nous rejoindrons la prairie, maintenant couverte de neige, devant la ferme. Dans un quart d'heure, nous serons à Skipalon, » m'annonça le jeune pâtre.

Gudmund ne souffla mot. Toute son attention semblait concentrée là-bas, sur la mer. Baldur suivit son regard et, lui aussi, fixa le lointain... Puis, tout à coup : « Les icebergs !

— Tu les vois, Baldur ? interrogea le brave Gudmund.

— Certainement ! Et toi, Nonni ? »

Je m'efforçais de les découvrir à travers l'opaque brouillard, quand, du sein des flots, m'apparut une colline éblouissante.

« C'est curieux, à Mödrvellir, aucune nouvelle de l'arrivée des icebergs ne nous est parvenue, observa Gudmund.

— Quand j'ai quitté Skipalon, ce matin, déclara Baldur, on n'en soupçonnait nulle trace.

— Eh bien, ils sont là ! Et le golfe de l'Eyjafjörður en sera rempli demain.

— Détail pour nous sans importance, avançai-je, un peu décontenancé tout de même.

— C'est qu'ils recèlent bien des dangers, répartit sèchement l'homme.

— Vous pouvez parler sans crainte. Je ne suis plus un enfant, Gudmund ; j'ai déjà sept ans passés. »

Mes compagnons me regardèrent affectueusement, puis éclatèrent de rire. Un peu vexé, je repris : « Les icebergs ne sauraient me faire peur !

— Nous voulons bien le croire, jeune héros de sept ans, mais les animaux qu'ils transportent, tu ne les crains pas non plus ?

— De quels animaux voulez-vous parler ?

— Des phoques, des morses, voire des ours polaires ! Supposes que tu rencontres l'un ou l'autre, que ferais-tu ?

— Je m'enfuirais vite à la maison !

— Les ours courent à plus longues enjambées que toi, Nonni ! Je te conseille plutôt de n'en pas approcher de trop près ! »

A ces avertissements de Gudmund, diverses histoires entendues à la ferme me revinrent à l'esprit. Pressés par la faim, ces fauves descendent à terre et mettent en pièces tout ce qu'ils rencontrent : hommes ou bêtes... Il arrive même que, venus en nageant, ils errent dans la campagne, avant qu'on ait éventé la présence des icebergs ; aussi facilement, ils les suivent ou les précèdent à d'énormes distances.

Moins sûr de moi, je demandai : « Croyez-vous, Gudmund, qu'il y ait des ours sur la glace ?

— Certainement, Nonni. Il y en a presque toujours.

— Je vais me méfier, en ce cas.

— Prudence élémentaire, mon petit ami. On ne plaisante pas avec ces monstres ! »

Tout absorbés par le sujet palpitant des ours, nous prolongeâmes notre halte. Quel besoin vraiment de tant parler d'eux ? Je n'en sais rien... Mais aucun de nous ne se doutait à cet

instant que les indésirables voyageurs rôdaient aux alentours et s'apprêtaient à nous barrer la route. Nous eût-on prévenu de prendre garde, nous aurions ri franchement !

Enfin Gudmund interrompit notre entretien. « Maintenant hâtons-nous, dit-il ; je ne dois pas oublier qu'il me faut reprendre ce soir le chemin de Mödruvellir. »

Il enlève son bâton planté dans la neige et chausse ses skis... Baldur l'imita.

Dès que je fus, à mon tour, installé comme il faut, tous deux, tenant leurs longues perches de chaque main, s'élançèrent.

Nous glissions à folle allure sur la pente glacée. Si forte était la pression de l'air, que je devais fermer les yeux. J'avais, de plus, la sensation désagréable de perdre le souffle.

À ce train, nous eûmes tôt fait d'atteindre le bas de la colline, puis de franchir la petite bande de terrain menant au fleuve. Une vingtaine de mètres peut-être nous séparaient encore de la Hörga, quand, de sa voix de tonnerre, Gudmund se prend à hurler : « Arrête, Baldur, arrête ! » En même temps, au risque de me précipiter à terre, il freine de toutes ses forces pour briser son élan.

Ses skis plus légers ne permettent pas à Baldur de s'immobiliser aussi vite. Lancé jusque sur le lit glacé du fleuve, il ne parvient qu'à grand'peine à modérer son allure, puis à stopper, conformément aux ordres de Gudmund.

En toute hâte, celui-ci se dirige vers notre compagnon.

« Qu'y a-t-il donc ? » s'informe le jeune homme.

Sans répondre, Gudmund crie : « En avant, à toute vitesse sur l'autre rive ! Et toi, Nonni, tiens ferme... Pour l'amour de Dieu, ne me lâche pas ! Il y va de notre vie. »

Je n'arrivais pas à m'expliquer l'excitation grandissante du bon géant. Ses ordres contradictoires semblaient incompréhensibles. Je pensais qu'il était subitement devenu fou.

Baldur secouait la tête. Il avait l'air de ne pas saisir... mais il obéissait quand même aveuglément à notre gardien. Tous deux volaient sur la surface du fleuve. Si brusques étaient les mouvements de mon porteur que, pour ne pas tomber, je devais

me cramponner à son coup de toute la force de mes petits bras. Deux ou trois fois, il tourna la tête pour regarder autour de lui et je faillis choir de nouveau.

La rive à peine touchée, il se débarrasse de ses skis et les jette par-dessus le talus.

« Fais comme moi, fais vite comme moi, crie-t-il à Baldur, qui suivait à la lettre les ordres de cet homme, visiblement hors de lui.

Tout courant, mes compagnons gravissent la berge du fleuve.

« A présent, vite, vite, les skis, » rugit Gudmund. En un clin d'œil, lui-même les avait attachés, mais avant que nous ayons pu prendre notre course, venant du fleuve, retentit un double grondement, une clameur sinistre, à donner la chair de poule.

D'un mouvement identique, nous nous retournâmes, Baldur et moi, pour scruter l'endroit d'où partaient ces sons effrayants.

Ce que nous vîmes nous glaça le sang dans les veines ! Du milieu du fleuve, deux monstres blancs accouraient vers nous. Je les reconnus tout de suite : c'étaient des ours du Gröenland !... La conduite de Gudmund devenait très claire. De son œil perçant et sûr, il avait découvert les deux fauves, tandis que nous approchions du fleuve. N'ayant pu nous arrêter assez tôt, il s'était vu dans la nécessité de le traverser, mais de biais, pour distancer autant que possible les plantigrades.

Lents à se mouvoir, ceux-ci nous avaient permis de fuir devant eux ; maintenant, ils nous poursuivaient de près.

N'étions-nous pas morceaux de choix ?

La chasse sans merci qu'ils nous livraient ne nous laissa bientôt aucun doute sur leur ferme résolution de ne pas abandonner une proie des plus réjouissantes !

Pour atteindre Skipalon, nous devons encore franchir une pente escarpée. En pareil cas, s'agit-il d'aller bon train, impossible d'employer les skis.

Gudmund résolut promptement la question. Il déposa ses skis, m'enleva de ses épaules pour me poser à terre, et s'adressant à Baldur : « Jette tes skis et fais en sorte de gagner la ferme avec Nonni. »

Ces paroles à peine prononcées, nous aperçûmes, sur la rive au-dessous de nous, les deux monstres, qui se disposaient à franchir le talus, à l'endroit le moins élevé.

Me saisissant la main, Baldur m'entraîna. Mais, tout en courant, nous ne pouvions nous empêcher de nous retourner.

Armé de sa longue perche, face à l'endroit où les ours entendaient grimper, Gudmund s'évertuait à leur faire rebrousser chemin ou, tout au moins, à les empêcher de gravir le faite du talus. Sa voix de tonnerre et ses muscles d'acier le servaient à merveille. Par ses vociférations et les gestes menaçants de son bâton ferré, il parvint à les tenir en respect un moment.

Je vis qu'il assénait un coup violent sur la tête de l'un d'eux. Bref, irrité, un grondement lui répond. Quelques secondes... et les deux fauves franchissent le talus, se précipitent et fondent sur notre sauveur.

Stoïque, l'homme tient tête. Menacer, frapper, attaquer même avec la pointe aiguisée de son bâton, il s'y risque tour à tour, en même temps qu'il profère des sons inarticulés, semblables à des rugissements, si bien qu'il réussit non seulement à se soustraire aux coups de ses adversaires, mais encore à les éloigner tant soit peu.

Encouragé par ce succès, il entreprend de les poursuivre, Cette tactique a son plein effet : les ours abandonnent le géant. Dirigeant alors leurs regards sur nous, les enfants, ils cherchent à tourner leur adversaire pour se jeter sur une proie moindre, mais plus sûre et plus facile.

Prompt à deviner le danger terrible qui nous menace, Gudmund court à toutes jambes dans la même direction et s'efforce de prendre position entre les fauves et nous.

Il s'agissait, en effet, d'empêcher les carnassiers de nous atteindre. Dès que Gudmund s'aperçut qu'ils le dépassaient en vitesse, il nous cria de toute la force de ses poumons : « Vite, Tite, revenez ! Placez-vous derrière moi ! »

Arrêtés pour observer le combat, nous nous trouvions encore, par chance, à faible distance de notre vaillant protecteur, sinon que fût-il advenu de nous ? Je n'y veux pas penser...

Comprenant le péril, nous faisons immédiatement volte-face. L'épouvante nous stimulait ; nous volons sur la neige. En quelques minutes, nous sommes près de Gudmund, tremblant de tous nos membres.

Désappointés, les ours s'arrêtent et nous fixent de leurs yeux flamboyants. Notre sauveur aussitôt, recommence ses gesticulations, ses appels, ses cris. Nous ne tardons pas à constater qu'il réussit à tenir ses adversaires en respect.

Peu à peu, Baldur et moi reprenions notre sang-froid. Vint un moment même où mon compagnon s'enhardit jusqu'à prendre place aux côtés de notre défenseur, joignant à la sienne sa voix et ses gestes, pour effrayer les animaux.

Gudmund l'encourage : « Très bien, Baldur. Ne laisse voir aucune crainte, car ils s'en aperçoivent tout de suite. Cependant, n'avance pas, surtout ! »

Ces propos excitaient mon ami. Tenant les ours sous son regard, il résolut, à l'imitation de notre défenseur, de les piquer avec la pointe de son alpenstock.

Alors, honteux de demeurer inactif, je vais me placer de l'autre côté du bon géant. A mon tour, je m'efforce de me servir de mon petit bâton comme d'une arme meurtrière, tandis que je fixe sans ciller les yeux cruels des fauves.

« Bravo Nonni ! C'est bien d'être brave et intrépide, mais recule-toi un peu, » dit Gudmund.

Ces bonnes paroles chassent mon reste de frayeur et, tout en me plaçant quelques pas en arrière, j'en viens à penser que les monstres ont peur de moi...

Eux, toutefois, ne manifestaient aucun désir d'abandonner le combat. Au contraire, ne nous perdant pas un instant de vue, ils semblent épier la seconde favorable pour se jeter sur l'un ou l'autre. Leur impatience est visible.

« Nous ne pouvons rester ainsi plus longtemps, remarqua Gudmund ; ils seraient capables de s'élancer brusquement.

— Que faire ? demande Baldur.

— Contre mauvaise fortune, bon cœur ! » S'étant tu une minute, notre chef ajoute : « Voici, je crois ! Il faut nous montrer

hardis et même téméraires : c'est notre seule chance de les retenir. » En phrases brèves et hachées, les yeux rivés sur ceux des fauves, il ajoute très haut : « Nous allons essayer d'atteindre la maison lentement. Si je recule, reculez, en maintenant toujours une certaine distance entre vous et moi. Attention, enfants, je les attaque ! Pendant ce temps, prenez la direction de la ferme. »

Poussant alors un cri guttural, Gudmund, sa longue perche au fer pointu dans la main droite, se précipite sur les ours. Tels des chiens irrités, ceux-ci reculent pour un moment. Notre guide les poursuit de si près qu'il parvient à percer le flanc de l'un d'eux.

Les bêtes encore lâchent pied. Hurlant de douleur, l'ours touché ne tarde pas à s'asseoir sur la neige pour lécher le sang qui s'échappe de sa blessure. Furieux, il mordille la peau, comme s'il voulait refermer les lèvres de la plaie.

Baldur et moi continuions à balancer nos bâtons pour effrayer nos ennemis.

« En arrière et vite ! » lance Gudmund tout en courant. Il saisit ma main au passage, tandis que mon compagnon s'empare de l'autre et nous nous mettons à gravir la colline conduisant à la ferme.

Cela ne dure pas longtemps, car les deux ours lancés à notre poursuite nous font une chasse serrée.

« Halte ! » commande Gudmund. Brusquement, il se retourne vers nos terribles adversaires. Hurlant, menaçant à nouveau, il marche sur eux, sans aucun souci du danger.

Nous nous plaçons auprès de lui, et tâchons d'imiter ses gestes et ses cris. Comme précédemment, les animaux reculent effrayés ; surtout le blessé, ce qui permet à notre chef d'attaquer l'autre et de lui entamer l'épaule.

La même manœuvre se renouvelle plusieurs ; fois, si bien que, petit à petit, nous nous rapprochons quand même de la ferme.

A chaque reprise, Gudmund avait lardé les deux bêtes ; elles cédaient alors un peu de terrain, sans toutefois nous abandonner. « Ils sont lâches, expliquait Gudmund ; mais la faim excite les animaux. »



Le péril demeurerait. Dans un accès de rage, les fauves pouvaient d'une minute à l'autre se précipiter sur nous.

Enfin nous arrivâmes en vue de Skipalon ; à peine cent mètres nous en séparaient ! Je me sentais à bout de résistance ; il importait cependant de me montrer aussi brave et courageux que mes compagnons. Je le voulais... Mes forces me trahirent. Je trébuchai dans la neige, alors que nous reculions devant les carnassiers.

Gudmund se montra inquiet : « C'est étrange, dit-il, que personne là-bas n'entende nos cris et ne nous aperçoive ? »

— Tous sont rassemblés dans le salon, par derrière, expliqua Baldur, et trop bien calfeutrés pour qu'aucun bruit leur parvienne.

— Nous allons tout de même essayer d'appeler, continua Gudmund ; espérons que des hommes seulement seront alertés et viendront nous prêter main-forte. Alors l'affaire ne traînera pas.

— Au secours ! Au secours ! » criions-nous tournés du côté de la ferme, du moins dans la mesure où le permet notre dangereuse situation.

La voix éclatante de notre chef résonnait de telle sorte, qu'infailliblement elle devait pénétrer au cœur du logis.

En effet ! La réponse se traduit par des exclamations vibrantes, venant du bâtiment principal de Skipalon.

Bientôt même apparaissent divers habitants des maisons voisines.

Non seulement nos cris, mais leur accent de détresse avaient révélé l'imminence d'un péril.

« Nous arrivons ! » répondent à la fois plusieurs hommes. Peu après nous voyons venir trois serviteurs de la ferme, tous armés, l'un d'un fusil de chasse, les deux autres de grosses barres de fer, terminées en pointe.

Devant ce renfort imprévu, les ours hésitent, sans reculer pourtant d'une ligne.

Les trois hommes se postent légèrement en arrière de Gudmund. « Merci d'être venus, leur jette ce dernier.

— Sont-ils agressifs ? s'informe l'un des nouveaux venus.

— Un peu lâches, mais affamés, à coup sûr. S'ils n'osent attaquer, ils entendent ne pas laisser fuir une proie longuement convoitée... Méfiez-vous...

— Depuis quand sont-ils à votre poursuite ?

— Une couple d'heures, je pense... Qu'as-tu dans ton fusil ? » interroge Gudmund quelques instants après.

— Malheureusement rien que de la poudre. Il n'y a plus de cartouches...

— Alors ne tirez pas, pour l'amour de Dieu, du moins à présent... La poudre est impuissante contre eux, et nous ignorons quelle serait leur réaction. Terrible, peut-être...

— Dans ces conditions je reporte le fusil et reviens avec une tige de fer acérée.

— C'est de beaucoup préférable.

— Faut-il emmener le petit ?

— Non, c'est trop tôt. Les animaux se mettraient à votre poursuite. Nous ne sommes pas sûrs de pouvoir leur barrer la route. »

Le valet courut à la ferme, tout en regardant parfois en arrière.

Les ours, qui le suivaient des yeux, tentèrent de passer devant nous pour le rejoindre.

Par des cris perçants, des gestes de menace, Gudmund sut détourner leur attention. Ils demeurèrent devant nous, dans une attitude combat.

Le serviteur ne tarda pas à revenir avec sa nouvelle arme, bien aiguisée.

« Ceci te rendra plus de services, » remarqua notre chef, et tout aussitôt : « A présent, attaquons, mais que personne ne me devance !... S'ils cèdent du terrain, nous en profiterons pour fuir du côté de la ferme. »

Poussant des appels gutturaux et menaçant les bêtes de son bâton, tandis que le peloton de renfort l'imitait, Gudmund fond sur les ours. Ceux-ci, comme à chaque attaque, esquissent un mouvement de retraite. Avec la rapidité qu'on devine, nous nous échappons en direction du logis.

Les deux fauves aussitôt reprennent leur poursuite. Force nous est de nous arrêter.

Cependant, après avoir réitéré cette manœuvre nous touchions presque au but. Gudmund prie l'un des combattants de se rendre prudemment à la porte d'entrée et de s'y tenir, pour nous faciliter l'accès de cet asile de salut. Sur nos talons, il verrouillerait ensuite la porte massive.

L'homme s'éloigne. Peu après, nous l'entendons nous avertir du seuil : « Tout est en ordre ! »

S'adressant alors à l'un des serviteurs restés avec nous : « Ensemble, explique Gudmund, nous allons attaquer pour la dernière fois » ; puis, tourné vers l'autre : « Pendant ce temps, courez avec les garçons vers la porte et tâchez de vous glisser dans la maison... Nous vous suivrons sans tarder. »

Ce plan fut exécuté de point en point.

Baldur me prit par la main et bientôt nous fûmes dans l'habitation, tous trois en sécurité.

Mais quand Gudmund et l'homme s'avancèrent à leur tour, les deux ours les serraient de si près, qu'ils ne purent s'introduire ; il fallut tirer les verrous en toute hâte, alors qu'ils étaient encore à l'extérieur !

A peine avais-je franchi l'antichambre que j'étais accueilli par la bonne maîtresse de maison, pâle et défaite. Après de telles alarmes au sujet de ma petite personne, elle demeurait plus morte que vive. En silence, elle m'entoura de ses bras et me couvrit de larmes. Résolue à ne plus me quitter, elle voulait m'entraîner vers le salon de famille. Mais je tremblais tellement pour la vie de Gudmund, que je m'arrachai à son étreinte avec toute la politesse, mais aussi toute la fermeté possible, et criai frémissant, à celui qui nous avait accompagnés : « Gudmund est encore exposé ; je veux aller à son secours ! »

La maîtresse du logis dut me laisser partir.

Derrière la porte soigneusement close, des valets observaient par une fente ce qui se passait sur la prairie... Je les suppliai d'aller se joindre à Gudmund pour lui prêter main-forte. Ils se tournèrent amicalement vers moi et l'un d'eux s'efforça de me

calmer : « Il va nous rejoindre d'un instant à l'autre, petit ami, rassure-toi. Le meilleur service à lui rendre, c'est de l'aider à s'introduire ici ; cela ne saurait tarder.

— Ne puis-je regarder aussi dehors ? » demandai-je avec insistance.

Un des serviteurs me prit sous les bras pour me soulever un peu. « Distingues-tu quelque chose, en haut, par la fente ? »

Je fixai mon œil à la mince ouverture, et vis Gudmund assisté des hommes, à quelques pas de la porte.

En face d'eux, un peu plus loin, les deux ours, assis, examinaient sans bouger leurs adversaires.

Gudmund, qui connaissait à fond les habitudes et les instincts de ses dangereux ennemis, ne les attaquait plus ; simplement, il attendait le moment propice pour exécuter sa retraite.

C'est ce que m'expliquait l'homme tout en me tenant à bout de bras.

« Mais quand rentrera-t-il ? insistai-je.

— Avant peu, c'est certain. Il nous préviendra par un signe, afin que nous tenions la porte entr'ouverte. Dès qu'ils seront en sûreté, nous verrouillerons bien vite. Es-tu tranquillisé maintenant, mon petit ami ? demanda le brave homme.

— Oui, mais veillez bien à ce que Gudmund rentre avec votre compagnon. Il s'agit aussi d'éviter qu'ils soient mordus par les ours !...

— Encore une fois, n'aie pas peur. Tu sais bien que tout sera fait pour le mieux ! »

Et me posant à terre, il m'expliqua : « Recule-toi, à présent, pour ne pas être dans mes jambes quand Gudmund se présentera. »

Je pris le parti de retourner près de la mère de famille. Dans le corridor, se trouvait un groupe entourant Baldur : des femmes et des enfants, pour la plupart.

Celui-ci leur racontait notre rencontre imprévue avec les ours polaires. Les questions ne tarissaient pas.

Installé près de la maîtresse du logis, je dus à mon tour la mettre au courant de la tragique aventure. Au bout de quelques

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE DE M. PAUL BOURGET	3
UNE VISITE DE NOËL A SKIPALON.....	4
LA PÊCHE AUX TRUITES	53
UNE DANGEREUSE PROMENADE A CHEVAL	82